

les plus compliquées, augmente toujours. Ainsi, si le marché mondial, en englobant une économie socialiste, lui crée des dangers, il lui accorde cependant, pour peu que celui-ci règle avec précision son trafic économique, de puissants remèdes contre ces dangers. Si nous savons profiter convenablement du marché mondial, nous pourrions accélérer considérablement le processus du déplacement des coefficients de comparaison en faveur du socialisme.

Sans aucun doute, nous pourrions avancer en sondant prudemment et lucidement chaque mètre d'eau navigable; car c'est un fleuve sur lequel notre bateau socialiste navigue pour la première fois. Mais toutes les indications de notre sondage permettent de penser que ce fleuve devient plus large et plus profond à mesure que nous avançons.

CHAPITRE V

LE DEVELOPPEMENT SOCIALISTE ET LA PUISSANCE DU MARCHÉ MONDIAL

Du point de vue de l'économie sociale, en opposition avec le point de vue de l'économie privée, des valeurs-papiers ne peuvent pas, en elles-mêmes, hâter l'essor de la production, pas plus que l'ombre d'un homme ne saurait agrandir sa taille. Du point de vue de l'économie mondiale, la question se pose d'une manière différente. Les billets de banque américains en eux-mêmes ne peuvent pas produire un seul tracteur; mais si un bon nombre de ces billets de banque appartient à l'Etat soviétique, alors on peut importer des tracteurs des Etats-Unis.

En face de l'économie mondiale capitaliste, l'Etat soviétique se comporte comme un propriétaire privé gigantesque : il exporte ses marchandises, en importe d'étrangères, il use de son crédit, il achète des moyens techniques à l'étranger; finalement il attire le capital étranger sous forme de sociétés mixtes et de concessions.

Le processus de « reconstruction » nous a aussi rétabli dans nos droits au marché mondial. Il ne faut vraiment pas oublier un seul instant la grande dépendance qui existait entre l'économie de la Russie capitaliste et le capital mondial. Il suffit de rappeler que presque les deux tiers de notre outillage d'usines et d'établissements de toutes sortes étaient importés de l'étranger. C'est une proportion qui, aujourd'hui encore, n'a pas considérablement varié. Cela signifie qu'il ne sera sans doute pas économiquement

avantageux pour nous de produire, dans notre pays et dans les *prochaines années*, plus qu'environ deux cinquièmes, ou tout au plus, la moitié de l'outillage. Si nous voulions engager d'un seul coup nos moyens et nos forces dans la production de nouvelles machines, nous déplacerions les relations nécessaires entre les différentes branches de l'économie et entre le capital de base et le capital de roulement dans une seule branche de l'économie, ou bien — si nous conservions intactes ces relations — nous diminuerions beaucoup l'allure de la croissance économique. Cependant, un ralentissement de l'allure est beaucoup plus dangereux pour nous que l'importation de machines étrangères, ainsi qu'en général de toutes les machines nécessaires.

Nous empruntons la technique étrangère, les *directives pour la production*, étrangères. De plus en plus, les ingénieurs de chez nous partent en Europe et en Amérique, et ceux d'entre eux qui en sont capables rapportent de là-bas tout ce qu'il faut pour hâter notre relèvement économique. Nous allons de plus en plus vers l'acquisition, vers l'achat direct de l'aide technique étrangère, en alliant nos trusts à des firmes étrangères éminentes qui prennent l'engagement de développer chez nous, dans l'espace d'un temps donné, la production de certains produits.

L'importance décisive qu'a le commerce extérieur pour notre agriculture est évidente. L'industrialisation, et, par suite, la collectivisation de l'agriculture, progressera parallèlement à la croissance de notre exportation. En échange de produits agricoles, nous obtenons des machines agricoles ou des machines pour la production de machines agricoles.

Mais il ne s'agit pas seulement de machines. Chaque produit étranger qui comble un vide quelconque dans notre système économique, que ce soit en matières premières, en objets à demi-confectionnés ou en objets usuels, peut, dans certaines circonstances hâter l'allure de notre construction économique, et, en même temps, la faciliter. L'importation d'articles de luxe et d'objets usuels de nature parasitaire, ne peut naturellement que contribuer à ralentir notre développement. Par contre, l'importation de certains objets usuels se faisant à temps opportun, et dans la mesure où ceux-ci servent à établir l'équilibre nécessaire sur le marché et à remplir les lacunes du budget ouvrier ou paysan, hâtera certainement notre évolution économique générale.

Le commerce extérieur, dirigé par l'Etat qui achève avec la souplesse nécessaire le travail de l'industrie étatique et du commerce intérieur, constitue un instrument puissant pour l'accélération de notre essor économique. Le commerce extérieur aura naturelle-